

repaissent des plus vaines espérances, bâtissent des châteaux en Espagne. Se font-ils auteurs, ce ne sont qu'emportements et mouvements irréguliers; guindés, forcés, hyperboliques, ils n'imitent jamais la nature. Mais ils agissent sur les autres, ils persuadent, plaisent et touchent par certaines qualités, par le don de s'exprimer d'une manière forte et vive, par la hardiesse des figures, par leur air, par leurs gestes; de là les dérèglements contagieux de l'imagination, et une des causes les plus générales de l'erreur. Cette contagion de l'imagination se fait surtout sentir des supérieurs aux inférieurs, des parents aux enfants, du maître aux serviteurs, du prince aux courtisans. Les enfants imitent jusqu'aux défauts physiques de leurs parents. Si la mère grasseye, la fille grasseye; si Alexandre penche la tête, les courtisans penchent la tête. Pour changer la science en basse pédanterie, l'impicité et le libertinage en force et en liberté d'esprit, il ne faut qu'un mot, un geste du prince. Tertullien, Sénèque, et surtout Montaigne, sont les auteurs que Malebranche donne comme exemples du pouvoir, qu'ont les hommes à imagination forte, de persuader sans aucune espèce de raison.

Ainsi l'imagination se rend maîtresse de la plupart des esprits et se révolte contre la raison. C'est une folle, dit Malebranche, qui se plaît à faire la folle (1), qui nous montre partout des fantômes à la place de la réalité, qui change et détruit la nature de toutes choses, qui trouble et dissipe toutes les véritables idées, qui corrompt le cœur en une infinité de manières, qui nous absorbe par les images des choses sensibles, d'autant plus dangereuse qu'elle a plus de vivacité, de force et d'étendue.

Dans cette revue générale des causes de nos erreurs, Malebranche donne une place considérable aux inclinations et aux passions (2) qui égarent aussi l'entendement. De l'in-

(1) 5^e *Entretien métaphysique*. Quant à l'expression de folle du logis qu'on attribue si généralement à Malebranche, nous ne l'avons trouvée nulle part dans ses ouvrages.

(2) Le 4^e et le 5^e livre de la *Recherche* traitent des inclinations et des passions.

clination pour le bien en général, qui est suivant lui, mère de toutes les autres inclinations, découlent deux causes d'erreurs, l'inconstance de la volonté, et le goût pour le grand et l'extraordinaire. Toujours inquiète et ne trouvant rien qui remplisse sa capacité d'aimer, la volonté n'applique l'entendement qu'à ce qui paraît se rapporter à notre bien, sans lui permettre de s'arrêter longtemps aux mêmes choses, tandis que la vérité n'est qu'au prix d'une longue application. D'un autre côté, ne trouvant pas, dans les choses ordinaires, ce bien qu'elle cherche, l'âme se porte aux choses grandes et extraordinaires. Mieux vaut sans doute cette curiosité naturelle et nécessaire que le repos dans le mensonge, mais elle a grand besoin d'être réglée. Ainsi il ne faut ni chercher la nouveauté dans la foi, ni prendre la nouveauté pour signe de la vérité, ni poursuivre des vérités si cachées qu'il n'y ait pas d'espérance de les découvrir, ou des biens si minces, qu'il ne vaille pas la peine de travailler à les conquérir.

L'amour de nous-mêmes est la source de plus d'erreurs encore que l'amour du bien en général. Malebranche le divise en amour de l'être et du bien-être, ou amour de la grandeur et amour du plaisir. L'amour de la grandeur nous porte à désirer toutes les choses qui nous donnent autorité et indépendance, comme la science, la vertu, les richesses. Non-seulement nous désirons les posséder, mais surtout paraître les posséder, à cause des avantages qu'elles nous procurent.

L'inclination pour la vertu peut elle-même nous engager dans l'erreur. Ici encore le P. Malebranche n'épargne pas les travers des personnes de piété. Les personnes de piété s'appliquent aux bonnes œuvres, aux choses du salut, en quoi elles font bien sans doute, mais ce qui est mal, c'est qu'elles dédaignent toutes les sciences humaines. Cependant elles devraient en excepter au moins certaines parties de la métaphysique, car la certitude même de la foi, dit Malebranche, dépend de la connaissance que la raison nous donne de Dieu.

Le désir de la science nous égare aussi en nous poussant, malgré les bornes étroites de notre esprit, à vouloir tout embrasser, à savoir toutes les sciences, et à dédaigner celles qui réellement ont le plus d'importance pour les études qui donnent le plus d'éclat à celui qui les cultive. La plupart des hommes ne recherchent pas ce qui peut leur être le plus utile, mais ce qui peut le mieux les faire passer pour savants ; ce qu'ils veulent savoir, c'est ce que tout le monde ne sait pas. Ce désir de paraître savants achève de renverser leur esprit, et de leur faire perdre le sens commun, pour ne dire que sottises et paradoxes. Tels ils se montrent dans les conversations, et aussi dans les livres, qui cependant ne méritent pas la même indulgence que des conversations improvisées. C'est une faute grave de faire un méchant livre, mais c'est une faute dont on est plutôt récompensé que puni, car on regarde les auteurs comme des hommes rares et extraordinaires et on les révère, au lieu de les punir. Ces mauvais auteurs n'ont pas pour but de perfectionner et d'instruire les autres, mais simplement de les étourdir ; ils parlent pour se faire admirer, non pour se faire entendre. De là le dédain de la langue commune, ou même d'un latin simple, qu'on puisse comprendre sans interprète ; de là des citations en toutes langues, sans raison, sans discernement, dans le seul but de prouver qu'on a beaucoup lu. Telle personne de trente-un ans cite plus de livres qu'on n'en pourrait lire en un siècle. Dans ces faux savants, dont Malebranche tourne en ridicule les études oiseuses et l'esprit de polymathie, comment ne pas reconnaître en première ligne les ennemis de Descartes et les partisans de la philosophie de l'École ?

L'inclination pour les dignités, les richesses et le plaisir absorbe l'esprit, et l'empêche d'être attentif aux idées pures de l'entendement, en qui seules est la vérité. Telle est, selon Malebranche, la cause du peu de succès de l'algèbre, la plus belle des sciences, de la métaphysique et de la preuve de l'existence de Dieu de Descartes. Ainsi l'inclination pour le plaisir, cause principale du dérég-

ment des mœurs, l'est aussi du dérèglement de l'esprit. La pensée des biens et des maux futurs, et surtout la pensée du mal éternel contribue elle-même à fausser l'esprit : « Elle fait naître dans l'esprit une infinité de scrupules, elle étend, pour ainsi dire, la foi jusqu'aux préjugés et fait rendre le culte, qui n'est dû qu'à Dieu, à des puissances imaginaires. Elle arrête l'esprit à des superstitions vaines ou dangereuses ; elle fait embrasser avec ardeur et avec zèle des traditions humaines et des pratiques inutiles pour le salut, des dévotions juives et pharisaïques que la crainte servile a inventées. Cette crainte étend souvent la foi et le zèle jusqu'à des choses indignes de la sainteté de la religion, comme les accidents réels, les formes substantielles, l'immobilité de la terre. » Malebranche fait ainsi la guerre aux scrupules religieux qui empêchaient certains esprits d'accueillir les idées nouvelles.

Enfin, l'inclination pour les autres, et pour tout ce qui nous environne, la sympathie universelle, que Dieu a mise en nous pour le maintien de la société, devient elle-même aussi une cause d'erreurs, parce qu'elle nous porte à approuver les pensées d'autrui, surtout de ceux qu'on aime, et à les tromper par la flatterie.

Ce que Malebranche a dit contre les sens, l'imagination et les inclinations, s'étend naturellement aux passions. Les sens, l'imagination, les passions, vont toujours de compagnie et présentent des obstacles analogues à la découverte de la vérité. Il distingue, à la différence de Descartes, les passions des inclinations. Les inclinations nous sont communes avec les pures intelligences, ce sont des mouvements de l'âme, des impressions de Dieu qui nous portent à l'aimer comme le souverain bien, et notre prochain par rapport à lui ; elles n'ont pas de rapport au corps, ou du moins, si le corps y a part, il n'en est qu'indirectement la cause et la fin. Les passions, comme les inclinations, sont des impressions de l'auteur de la nature, mais elles ont le corps pour objet, elles nous portent à l'aimer, et elles dépendent de l'union de l'âme avec le

corps. On voit que Malebranche n'entend pas par passion un certain degré, plus ou moins violent, d'excitation des inclinations, mais les inclinations inférieures qui se rapportent au corps, et dépendent du mécanisme des esprits animaux.

Distinctes des inclinations, les passions en sont inséparables. Nous ne sommes capables d'amour et de tristesse sensibles que parce que nous sommes capables d'amour et de haine spirituels. Par suite de l'union de l'esprit avec le corps, nous sommes unis avec ce qui nous paraît le bien et le mal de l'esprit, comme avec le bien et le mal du corps. L'amour de la vérité, de la vertu, de Dieu même, ne va jamais sans quelque mouvement des esprits qui y mêle quelque chose de sensible. Il n'est donc rien sur quoi l'empire des passions ne s'étende; mais il varie à l'infini, suivant les âges, le sexe, les emplois, suivant l'habitude de les combattre ou de s'y abandonner. Laissant à la morale à découvrir toutes les erreurs particulières où nos passions nous engagent sur la nature du bien, Malebranche ne veut traiter que des erreurs de l'esprit, et s'il passe par le cœur, c'est que le cœur, comme il le dit, est le maître de l'esprit. De même que nous attribuons nos sensations aux objets, de même nous attribuons toutes les dispositions de notre cœur, bonté, malice, etc., aux objets qui les causent ou semblent les causer. Un amour passionné pour quelqu'un nous fait trouver tout aimable en lui, tandis que la haine produit un effet contraire. Non-seulement nos passions nous déguisent leur objet principal, mais encore toutes les choses qui y ont rapport. Elles nous font trouver aimables les amis de nos amis, et odieux les amis de nos ennemis. Leur domination est si vaste qu'il est impossible d'en marquer les bornes. De là vient qu'il y a des erreurs de certains lieux, de certains temps, de certaines communautés. « Ce qui est certain chez les jacobins est incertain chez les cordeliers, ce qui est indubitable chez les cordeliers semble être une erreur chez les jacobins. »

L'admiration, qui est la plus faible des passions, a quelques bons effets, mais elle en a aussi de mauvais. Ainsi l'ad-

miration pour l'antiquité se rend maîtresse de la raison et inspire un zèle aveugle contre les vérités nouvelles : « J'ai vu Descartes, disait un de ces savants qui n'admirent que l'antiquité, je l'ai connu, je l'ai entretenu plusieurs fois, c'était un honnête homme, il ne manquait pas d'esprit, mais il n'avait rien d'extraordinaire. » Ce défenseur des anciens s'était fait une idée basse de la philosophie de Descartes, parce qu'il en avait entretenu l'auteur, quelques moments, et n'avait rien reconnu en lui de cet air grand et extraordinaire qui échauffe l'imagination.

La passion du savoir mal réglée donne l'occasion à Malebranche d'attaquer de nouveau ces érudits et ces faux savants que partout il poursuit de ses sarcasmes. Il n'y a point de bagatelles dont quelques esprits ne s'occupent, abusés par une fausse idée de grandeur. Telle est, suivant lui, l'étude des mots et des langues. « On peut excuser la passion de ceux qui se font une bibliothèque de toutes sortes de dictionnaires..... Mais comment justifier la passion de ceux qui font de leur tête une bibliothèque de dictionnaires ? »

Mais les plus dangereuses passions, celles qui corrompent le plus la raison, sont celles qui ont le mal pour objet, parce que les maux touchent l'âme plus vivement que les biens. La haine, la crainte et les autres espèces d'aversion qui ont le mal pour objet, sont les plus violentes, elles pénètrent jusque dans le plus secret de l'âme et, renversant la raison de son siège, elles prononcent sur toutes sortes de sujets des jugements d'erreur et d'iniquité pour favoriser leur tyrannie. Dans leurs funestes effets, nos passions se survivent, pour ainsi dire, à elles-mêmes. Lors même que la passion qui nous anime se sent mourir, elle ne se repent pas de sa conduite, et elle dispose toutes choses, ou pour mourir avec honneur ou pour revivre bientôt après. Nous regrettons de ne pouvoir suivre plus avant Malebranche dans ce détail des causes d'erreurs propres à chaque passion en particulier, afin d'achever l'esquisse de cette merveilleuse connaissance des plus

secrets ressorts du cœur humain, qui lui mérite une place à côté des La Rochefoucauld et des La Bruyère.

Entin, il y a des causes d'erreur jusque dans cette faculté dont l'objet propre est le vrai, et qui seule est capable de le saisir, c'est-à-dire, dans l'entendement pur lui-même. Notre pensée est limitée, et cependant nous voulons tout embrasser, tout comprendre, même ce qui dépasse la portée de notre esprit, même les effets de la toute-puissance incompréhensible de Dieu; de là une première source d'erreurs et d'hérésies. Non-seulement l'esprit est borné, mais, sous l'empire de l'inconstance et de l'inquiétude de la volonté, il va sans cesse d'un objet à l'autre, plus ou moins incapable d'une longue et sérieuse application. L'idée excellente de l'être, dont la présence est ineffaçable, devient aussi une occasion d'erreur parce qu'elle le pousse à donner l'être à ce qui ne l'a pas et à toutes les abstractions les plus déréglées. Sous l'influence de cette idée, tellement familière que nous n'y prenons pas garde, on se contente de définitions qui ne font que rapporter l'idée vague d'être à l'effet produit et n'apprennent rien. C'est ainsi qu'on imagine une foule d'entités, telles que les formes substantielles de la physique scholastique.

Telles sont les illusions des sens, les visions de l'imagination, les entraînements du cœur, les abstractions de l'entendement qui nous voilent la vérité, ou ne nous laissent apparaître que teinte des fausses couleurs de la concupiscentence. Indiquer le mal, c'est donner en même temps le remède. Néanmoins Malebranche a consacré le dernier livre de la *Recherche*, qui est comme le but et la conclusion de tout l'ouvrage, à tracer les chemins qui nous conduisent à la vérité. Comme toute perception claire et distincte est au prix de l'attention, il expose, dans la première partie, la théorie des secours pour rendre l'esprit attentif, et, dans la seconde, il trace les règles qu'il faut observer pour ne se tromper jamais dans la recherche de la vérité. Il ne veut donner qu'un essai; car un tel dessein porté à sa perfection ne serait rien moins, dit-il, que la science universelle.

La théorie de ces secours est fondée sur la nature de l'esprit qui s'applique plus aux choses qui le touchent qu'à celles qui ne s'adressent qu'à l'entendement pur. Malebranche, si ennemi des sens, enseigne cependant comment on peut se servir des sens et des passions pour rendre l'esprit attentif, et remédier au défaut d'application à des vérités qui ne le touchent pas, en le rattachant à des choses sensibles qui le touchent. Mais il prescrit de n'y recourir qu'avec sobriété et de ne pas couvrir, suivant ses expressions, les objets de tant de sensibilité qu'on en soit plus occupé que de la vérité même. Il faut, dit-il, se servir de quelque chose de sensible, mais qui n'ait point trop d'éclat et ne nous arrête point au sensible, que nous puissions dissiper à plaisir, et qui seulement soutienne la vue de notre esprit.

Après avoir indiqué les moyens qui rendent l'esprit plus attentif et plus étendu, il donne, dans la seconde partie, les règles pour la résolution de toutes les questions. La première est de conserver toujours l'évidence dans ses raisonnements, et en conséquence de commencer par le plus simple, et de ne raisonner que sur des choses dont nous avons une idée claire. Les six règles qui suivent ont pour but d'aider l'esprit dans la découverte de la vérité cherchée (1). La physique de Descartes et l'hypothèse des tourbillons, qu'il expose de la manière la plus claire et la

(1) Voici ces six règles : 1° concevoir clairement l'état de la question et de ses termes pour en trouver les rapports ; 2° quand on ne peut les découvrir immédiatement, chercher les idées moyennes qui servent de commune mesure ; 3° retrancher du sujet toutes les choses qu'il n'est pas nécessaire d'examiner pour découvrir la vérité cherchée ; 4° cette réduction faite, diviser le sujet par parties et les considérer toutes, les unes après les autres, selon l'ordre naturel ; 5° toutes ces choses étant devenues familières par la méditation, en abrégé les idées et les ranger dans son imagination ou les écrire sur le papier, afin qu'elles ne remplissent plus la capacité de l'esprit ; 6° toutes les idées du sujet étant ainsi familières, abrégées sur le papier, il faut les comparer suivant toutes les règles des combinaisons et arriver successivement par l'élimination des rapports inutiles à la découverte du rapport cherché.

plus spécieuse, voilà l'exemple qu'il donne des vérités qui sont le prix de l'observation stricte de ces règles. En regard, il place la physique d'Aristote, comme un exemple insigne des grossières erreurs où l'on tombe, quand on les néglige.

Veut-on faire une vraie physique, il faut procéder comme Descartes, commencer par les rapports les plus simples pour aller aux plus composés, considérer par ordre les propriétés de l'étendue et du mouvement. De là la simplicité et la clarté des principes de la philosophie de Descartes. Cette simplicité et cette clarté sont si grandes que, pour plusieurs, c'est une cause de discrédit. Point de termes obscurs et mystérieux dans cette philosophie, des femmes, et des personnes qui ne savent ni le grec et le latin, sont capables de l'entendre. Il faut donc, pensent quelques-uns, que ce soit peu de chose, et il n'est pas juste que de grands génies s'y appliquent.

Afin qu'on ne dise pas qu'il ne fait que détruire, sans rien établir, Malebranche termine par un avis pour se conduire par ordre dans la recherche de la vérité et dans le choix des sciences. La première des connaissances est celle de l'existence de l'âme dont l'évidence irrésistible triomphe de tous les doutes, et même de l'imagination d'un Dieu trompeur. Y eût-il un Dieu trompeur, il n'y pourrait rien, ni aux choses dont l'évidence est actuellement vue. Mais, selon Malebranche, qui suit fidèlement Descartes en ce point, il faut s'assurer de l'existence de Dieu pour raisonner sûrement, lorsque nous ne faisons que nous rappeler l'évidence des principes, au lieu de la voir actuellement. C'est seulement après avoir reconnu que Dieu ne peut nous tromper, qu'il nous est permis de raisonner sur toutes choses. Pour raisonner par ordre nous ne devons point rechercher d'abord, si nous avons un corps, question, selon Malebranche, pleine de difficultés (1), et qui

(1) Nous verrons plus tard comment il la résout par l'intervention de la révélation.

n'est nécessaire ni pour la physique, ni pour la morale. Mais il faut d'abord faire usage de notre esprit sur les idées de nombre et d'étendue, car ce sont les idées les plus claires où sont contenues des règles immuables, mesures communes de tout ce que nous connaissons, et de tout ce que nous pouvons connaître. Il ne veut pas cependant qu'on s'arrête trop longtemps aux mathématiques, et recommande de passer bientôt à la physique et à la morale, plus utiles, quoique moins propres à rendre l'esprit pénétrant. Enfin, après divers exemples, tous cartésiens, de l'application des règles particulières à des questions de métaphysique et de physique, il exprime en terminant l'espérance qu'on aura été convaincu, par cet essai de méthode, de la nécessité de ne raisonner que sur des idées claires et de procéder par ordre. « On méprisera, dit-il, Aristote qui ne les a pas suivies, on reconnaîtra la solidité de la philosophie de Descartes. »

Telles sont les vues critiques et morales, avec les principales règles logiques, par lesquelles Malebranche veut préparer les voies à la philosophie de Descartes, plus ou moins modifiée par son propre génie. Nous connaissons le but que se propose l'auteur de la *Recherche de la vérité*, et l'esprit philosophique dont il est animé ; nous allons maintenant après cette introduction, commencer une étude approfondie des doctrines qui lui sont propres.